

Chutes en automne [originel]

Type : 5 à 10 feuilles tapuscrites (machine électrique) A4 non reliées ; Dates : janvier-février 1994 ; Matières : poèmes ; Textes : Chutes en automne ; Dessins : non

J'avais écarté, dans un premier temps, « Chutes en automne » de la série N. Pas très consciemment, en fait. Je ne sais si c'est parce que j'ai assimilé cette séquence à l'univers de *Rien - Un train* ou si c'est au vu des matrices qu'il me reste, principalement dans les *Cahiers d'études sérielles*, qui ont permis la restauration de variantes dans les années 2000. Une note d'*Avec l'arc noir*, rédigée un an et demi après l'expérimentation en question, revient sur le chemin parcouru :

Qu'est-ce qui a été obtenu jusqu'ici ?

On ne peut pas dire rien. C'est dommage.

Le véritable acquis de la démarche empruntée depuis environ un an se situe au niveau de la conception globale du poème en tant que forme. A travers la quasi neutralisation du système syntaxique (abondance de GN, groupes syntaxiques réduits et isolés par un blanc, fragmentation du vers, espacement des éléments) -

La notion de répétitivité s'est avérée fructueuse dans l'élémentarisation du matériau poétique. On a pas assez insisté sur les implications syntaxiques et sur les possibilités dans ce domaine ; un écueil a été trouvé dans l'engendrement sémantique aussi. Seul « Le train », de ce point de vue, s'est avéré satisfaisant, formant des groupes sémantico-prosodiques et rythmiques forts.

Le train / rien / Les roues / Les rails

Tandis que « Durée » détournait le problème, tournant essentiellement autour d'une phrase (et faisant montre de faiblesse lorsqu'il s'en éloignait).

« Pan de bois » a montré encore une autre acception, plus fine, de la répétitivité, fondée sur les processus graduels - l'ouverture, ou plutôt la non-ouverture de la porte était réitéré, sous les différentes facettes de l'indétermination du non-événement. Le cycle, en revanche, faisait de nouveau appel à des structures syntaxiques normatives.

L'autre chantier en mouvement a été plus directement axé sur le sérialisme. Il a été entrepris peu de temps après « Le train », dans la foulée en quelque sorte. La première version de « Chutes en automne » (poème sériel) a cependant été perçue comme un échec. Fondé sur une série de douze procès construits sur des structures syntaxiques égales (S-V-CC), série sur laquelle on avait opéré renversements et inversions, ce qui avait donné plus d'une dizaine d'états de la série initiale, le mode d'engendrement de la grande forme restait un problème qui n'a été résolu que très partiellement par la suite, par une désystématisation du mode d'engendrement. D'une part, il n'y avait plus engendrement proprement sériel, puisque le sériel exige une organisation hiérarchique des éléments, ce que les cycles de « Réflexe » et les versions récentes de « Chutes en automne » ne comportent pas. Néanmoins ces textes sont tous fondés partiellement sur des principes sériels. La question est de savoir si le système sériel est capable de donner une organisation syntaxique aussi souple et diversifiée que celle de la langue normative (que nous appellerons aussi pan-syntagmatique ou syntagmocentriste mais qui n'existe pas) -

L'étude des principes sériels a, de toutes façons, obligé à regarder le poème combinatoire vectorielle et élémentaire.

Le fait est que les poèmes originels de « Chutes en automne » ne sont plus et que cette absence est problématique car cette série se distingue radicalement de l'épreuve de *Rien*, dans les faits. A l'issue de cette expérience qui m'avait amené à une esthétique assez proche du lettrisme mais par des voies très différentes, je n'avais plus pour signifiants autorisés que les quatre lettres du mot « rien ». C'était un univers qui s'ouvrait, à la frontière de l'écriture et du graphisme. Le cheminement n'avait rien de linéaire cependant. De la décomposition élémentaire du mot « rien », je ne déduisais pas une poésie de la lettre ou du phonème. Je suis revenu à la série.

Cette fois, c'était la fonction syntaxique que j'associais à l'idée de série. J'avais en mémoire les arbres de la grammaire distributionnelle qu'on m'avait enseignés dès le collège, après tout. Quelque temps auparavant, j'avais entendu cette merveilleuse pièce de Xu Shuya, *Chute en automne*, sur France musique. J'ai entrepris de décliner un univers de chutes et de descentes. C'est le premier des *Cahiers d'études sérielles* qui restitue le plus fidèlement les processus à l'œuvre dans cet exercice.

Il nous est apparu qu'une structure d'association pouvait permettre de mieux comprendre, dans le domaine de la poésie, le possibilité de réalisation du principe sériel.

Nous avons isolé des groupes-objets ou groupes-sujets d'une part et, d'autre part, des groupes de procès, ainsi :

Valeur relative sujet		Valeurs absolues		Valeurs relatives procès
4	l'eau	1		s'écoule 3
5	l'huile	2		se répand 4
1	le lait	3		se déverse 5
2	le sang	4		stagne 1
3	le mercure	5		jaillit 2

Nous avons établi le principe de non-répétition : 5 - 3 - 4 - 2 - 1, ce qui donne :

Ex. 1

l'huile se déverse
 le mercure s'écoule
 l'eau se répand
 le sang jaillit
 le lait stagne

Soit ce que l'on peut appeler un beau poème mort.

Ex.2

le mercure le lait
 le sang
 l'huile l'eau
 l'huile
 le mercure
 l'eau le sang

le lait l'eau
le sang

L'exemple un paraît vraiment paralytique. Ses procès sont vains.

L'exemple deux se montre plus dynamique. J'avance une hypothèse : le système du premier exemple serait défectueux parce qu'il fait coexister deux systèmes qui ne se correspondent pas.

C'est la structure grammaticale SV qui est en cause, oui le groupe GN/V le Det+N+V ou GV... Ils appartiennent et font référence à un système qui entretient avec le monde un certain type de rapports qui ne s'intègre pas à l'univers sériel ; ces éléments, cette presque pure verticalité de procès lui est, à ce stade du moins, étrangère.

On peut résoudre ce problème en établissant des sphères (au sens où Stockhausen parlait de "groupes"). Un ensemble plus ou moins librement organisé où seules les moyenne et grande formes seraient affectées par le principe sériel. Ainsi l'on peut imaginer des séries temporelles.

Ex. 3

L'eau se répandit sur lui
Il sentit le sang jaillissant
de son corps (pendant ce temps,
songeait-il, le mercure s'écoule,
le lait stagne). L'huile se
déversa.

Cette spéculation est postérieure de quelques mois à la rédaction primitive de la série « Chutes en automne » et de ses tableaux matriciels. Dans le second des *Cahiers d'études sérielles*, un poème fait l'objet d'une analyse rythmique. Il est possible que ce poème soit déjà une réécriture du cycle disparu.

Il y a un train qui déraile
Et sur le quai un voyageur
Bouscule un autre voyageur Et
Une porte s'ouvre Un homme en descend
Il est midi L'homme presse le citron
Midi Et le train part Troisième train à
Partir Pour aujourd'hui Et ce train
Qui déraile là La voie Un voyageur
Descend Presque tombe Plus
Vigilant à Présent

Le poème semble en outre viser à développer une narration, alors que le fonctionnement initial de « Chutes en automne » reposait sur le parallélisme des chutes, s'abstenant de le dramatiser.

Ces *Cahiers d'études sérielles* » ont été rédigées entre l'été et l'automne 1994. S'il est probable que les citations du cycle « Chutes en automne » soient réinventées, du moins les termes et modes d'engendrement correspondent-ils assez précisément aux matériaux et structures mobilisés pour la réalisation de ce cycle qui n'a, je crois, jamais abouti à un recueil constitué.